

Pompon : (fin)

Autor(en): **Barancy, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 24

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

moo, qu'étai on bin dzeinti coo, et trovont ti dou que l'étai bin dè regrettà.

Lo gaillà qu'arrevàvè pè lo trein, étai venu avoué sè z'haillons dè grisette et son tsapé dè paille, et quand ve l'autro tot vetu ein nâi et avoué on grand tsapé, lài fâ :

— Por mè su venu sein fèrè tant d'his-toirès, kâ su mau à me n'èse avoué mon tsapé dè coumenion, et mè z'haillons dè noce.

— Portant, lài repond son cousin, quand on va à ne n'einterra ein reing dè pareint, l'est pe convenablo dè se veti ein nâi et dè mettrè lo grand tsapé.

— Acque! se lài fâ l'autro, vo z'autrès dzeins dè pè la vela, vo z'êtes bin drôlo; et mè ye dio que se faut tant dè manâirès et dè complimeints, n'ia pemin dè pliesi d'allâ à ne n'einterrâ!

POMPON.

PAR J. BARANCY.

(FIN)

Plusieurs mois plus tard seulement, l'idée me vint de retourner à la chaumine.

Les deux pommiers dont les branches effleuraient son toit étaient maintenant couverts de feuilles délicates, car avril naissait à peine et, assise sur le seuil de la porte ouverte au doux soleil printanier, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, très pauvrement vêtue, cousait d'un air mélancolique.

A mon approche, elle leva la tête et ses yeux bleus m'interrogèrent.

— Je voulais en passant, lui dis-je, savoir des nouvelles du père Narcisse et de sa femme. Ne pourrais-je les voir ?

— Ma grand'mère est à la ville, répondit-elle d'une voix harmonieusement timbrée; quant à mon pauvre grand-père, il est mort depuis trois mois.

Le vieil infirme était mort! Soudain les paroles de Laïde me revinrent en mémoire : « Si Pompon ne rentrait plus, il mourrait d'ennui... »

Et le petit frisson d'autrefois me courut encore sur la chair.

— De quoi est mort votre grand-père ? demandai-je à la jeune fille.

— Il était très vieux, dit-elle, et n'avait plus, le pauvre, tout son esprit à lui. Il est mort d'ennui parce que... peut-être ne le croirez-vous pas et c'est vrai pourtant! parce que... Pompon, un chat auquel il tenait beaucoup, a quitté le logis et n'est plus revenu. Que voulez-vous ? On aurait cru un petit enfant pour l'entendement. N'empêche que nous avons un gros chagrin, allez!

Du revers de sa main, elle essuya deux larmes qui glissaient sur ses joues.

— Entrez, monsieur, reprit-elle, ma grand'mère sera bientôt là.

J'aurais bien voulu rester quelques instants de plus avec cette charmante fille, dont les yeux clairs, souriants en dépit de sa tristesse, donnaient un charme étrange à son visage hâlé de petite paysanne, mais l'idée de revoir Laïde mettait un vague effroi au fond de mon âme, comme si, réellement, j'eusse été la seule cause de son deuil.

Je la quittai donc et elle ne me retint pas, mais elle me suivit des yeux, car, en me retournant, je l'aperçus, baissant brusquement la tête sur son ouvrage et je contemplai une minute son gracieux profil incliné.

Il se passa bien ensuite six semaines sans que je fusse à même de quitter l'auberge; mais dans cet intervalle je questionnai quelques personnes sur les habitants de la chaumine, et j'appris ainsi que Laïde Verlet se trouvait dans la misère depuis la mort de son mari, parce qu'on lui avait supprimé la modeste pension dont il bénéficiait. Maintenant, elle n'arrivait plus à subvenir à ses besoins et sa petite-fille Germaine allait être forcée de se placer comme servante. Que deviendrait alors la pauvre aïeule, à son âge, isolée dans cette campagne ? Encore fallait-il que Germaine trouvât une place avant la Notre-Dame d'août, chose peu probable.

Sans trop savoir pourquoi, je me montrai dès lors nerveux et inquiet et je me surpris m'accusant de leur sort précaire.

Je cherchais bien à me persuader qu'elles ne pouvaient y échapper, le vieux Narcisse étant depuis longtemps condamné par son infirmité, mais j'eus beau faire, je pensais toujours à Laïde ainsi qu'à Germaine, à Germaine surtout dont le joli visage me suivait jusque dans mes rêves, et cela me faisait grande pitié de savoir qu'elle souffrait, si bien que, n'y tenant plus, je demandai un jour à mon père s'il ne la voudrait point comme servante à l'auberge, lui affirmant qu'on la disait sage et travailleuse autant que jolie.

Mais mon père refusa, alléguant que ce qu'il fallait à l'auberge, c'était une bonne grosse maman et non pas une jeune et jolie fille.

Cette réponse me peina beaucoup et, le tantôt, mû par je ne sais quel sentiment, je me rendis à la chaumine où, cette fois, je rencontrai Laïde.

Elle me reconnut très bien et, Germaine lui ayant fait part de ma précédente visite, elle me remercia et me raconta ses peines comme à un ami.

Bien qu'elle ne m'en priât pas, je lui promis de m'occuper d'elles. Mon père connaissait beaucoup de gens et nous trouverions bien quelque bonne âme compatissante à leur misère.

Enfin, je les réconfortai de mon mieux et les laissai moins chagrines.

Huit jours après, je leur fis une nouvelle visite, puis encore le semaine suivante.

Elles étaient de plus en plus pauvres et attendaient avec une impatience quasi fébrile la louée des domestiques.

— Ah ? murmurait parfois Laïde, en arrivant à regretter son mari plus encore pour ses modiques ressources que pour lui-même, ah ! si Pompon n'était pas parti ! L'ingrat Pompon !

Hélas ! n'était ce pas moi qu'elle aurait dû accuser ? N'étais je pas la cause indirecte de leur détresse ?

Oui, certes, et j'éprouvais une joie à me le répéter parce que, ayant causé le mal, je devais maintenant y remédier, et je ne voyais qu'un moyen d'atteindre mon but, moyen qui faisait battre mon cœur d'aise quand j'y réfléchissais.

— Je... je voudrais me marier, dis-je un jour à mon père, et si vous y étiez consen-

tant, je prendrais pour femme... Germaine Verlet.

— Cette petite que tu me conseillais de louer servante à l'auberge ? Allons, tu es fou !

— C'est que je lui dois une réparation, répliquai-je maladroitement.

Et comme il me regardait, ne comprenant pas, je lui pris les mains, le forçai à s'asseoir et lui racontai, ce que je n'avais pas encore fait, l'aventure du fameux lapin de garenne fricassé par moi-même, auquel je me gardai bien de goûter et que mes camarades déclarèrent n'être qu'un vulgaire lapin de choux...

— Brigand ! me dit-il, en riant malgré lui, le singulier ragoût que tu nous as servi là.

Il riait, il était désarmé ; j'en profitai pour plaider ma cause et, mon éloquence amoureuse m'entraînant toujours, il dut m'interrompre.

— Eh ! fit-il, que je la connaisse au moins, cette petite ! Je ne regarde pas à l'argent, mais faut-il encore qu'elle possède bien les qualités dont tu me parles...

Je me levai et j'embrassai avec effusion mon père, le meilleur père du monde entier.

Un mois après, j'épousai Germaine et il y eut, à cette occasion, un grand festin dont on garde encore le souvenir à Mégis.

Voici longtemps de cela et bien des événements se sont passés depuis. La vieille Laïde, qui vint demeurer chez nous, est morte ainsi que mon père. Que Dieu ait leurs âmes ! Nous les avons bien regrettés et les regrettons encore.

Il nous est arrivé les premières années de notre mariage une trinité de beaux enfants dont l'aîné, un garçon épris de grand air et de liberté, n'a aujourd'hui, comme moi autrefois, qu'une passion en tête : celle de la chasse. Mais s'il a mes goûts, il n'a point ma maladresse et Tant-Belle, une descendante de Tout-Beau, est joliment fière de son maître.

Je ne lui ai jamais raconté à la suite de quelle circonstance j'ai épousé sa mère ; ma chère femme elle-même l'ignore encore, mais c'est égal, je ne croyais pas me préparer un avenir si tranquille et si heureux en tuant, un soir de méchante humeur, Pompon, le chat du vieux Narcisse.

Statues. — Nous apprenons avec plaisir que, sous l'initiative de l'un d'entr'eux, quelques Lausannois ont eu la charmante et généreuse idée d'acquérir, par le produit d'une souscription, les deux belles et grandes statues de *Démotène* et de *Sophocle*, placées à l'occident du Temple de St-François, pendant les fêtes universitaires. Ces statues, gracieusement offertes à la Municipalité de Lausanne, pour être placées sur la promenade de Montbenon, ont été déposées provisoirement, il y a déjà bien des jours, dans le sous-sol du Palais-de-Justice. Puissent-elles ne pas y rester trop longtemps.

Montbenon est en fleurs, ses beaux ombrages et ses pelouses sont superbes, et nous sommes persuadés que ces deux grands personnages de la Grèce